

L'EMPRISE SORCELLAIRE EN AFRIQUE

Pouvoir et sorcellerie dans l'organisation en Afrique : une perspective interculturelle

Emmanuel Kamdem, Henri Tedongmo Teko

ESKA | « *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels* »

2015/52 Vol. XXI | pages 69 à 88

ISSN 2262-8401

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-internationale-de-psychosociologie-de-gestion-des-comportements-organisationnels-2015-52-page-69.htm>

Pour citer cet article :

Emmanuel Kamdem et Henri Tedongmo Teko, « L'emprise sorcellaire en Afrique. Pouvoir et sorcellerie dans l'organisation en Afrique : une perspective interculturelle », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels* 2015/52 (Vol. XXI), p. 69-88.

Distribution électronique Cairn.info pour ESKA.

© ESKA. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

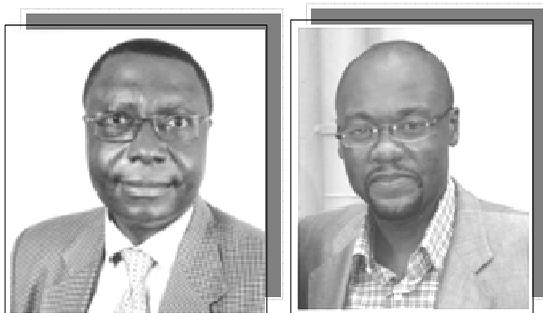
Chapitre 1

L'EMPRISE SORCELLAIRE

L'EMPRISE SORCELLAIRE EN AFRIQUE

Pouvoir et sorcellerie dans l'organisation en Afrique : une perspective interculturelle

Emmanuel KAMDEM³⁶
Henri TEDONGMO TEKO³⁷



INTRODUCTION

La question du pouvoir, de sa source et de son mode d'exercice est au cœur du fonctionnement des organisations. Relativement au contexte du management de la diversité, il est important de s'interroger sur la diversité des visions et des pratiques du pouvoir dans des organisations ou des sociétés culturellement différentes (Bourion, 2001). La littérature dédiée au pouvoir est encore fortement dominée par des grilles d'analyse empruntées au comportement organisationnel. Ces dernières

³⁶ Emmanuel KAMDEM est Professeur des Universités, hors échelle, Directeur, ESSEC, Université de Douala, Directeur de la Rédaction, *Revue Camerounaise de Management*, Coordonnateur Scientifique, Cérame, Gnt Cameroun, Codesria. Membre du Cercle de Réflexion Économique (CREG) du Groupement Inter-Patronal du Cameroun (GICAM), principale organisation patronale du Cameroun. Professeur et chercheur invité dans différentes universités (camerounaises, africaines, françaises et canadiennes). B. P : 4312 Douala, Cameroun, Téléphone Portable : (00 237) 99 91 56 35 / (00 237) 96 94 77 63, Courriel : kamdemma@yahoo.fr, Site Web : www.kamdemma.com.

³⁷ Henri TEDONGMO TEKO est Docteur en sociologie économique, écrivain poète et essayiste. Membre de l'Association internationale des sociologues de langue française depuis 2011, il est actuellement enseignant au département de sociologie de l'université de Yaoundé 1 au Cameroun. L'entrepreneuriat, les pratiques culturelles et les dynamiques théologiques en contexte africain constituent ses principaux centres d'intérêt. Adresse postale B.P. 4312 Douala, Cameroun, Courriel : henriteko@yahoo.fr. Téléphone mobile : (00 237) 91 18 68 51 / 79 91 61 11.

analysent généralement le comportement à différents niveaux : individu, dyade, groupe et organisation (Landry, 2011 ; Dansereau, Graen, Haga, 1975 ; Yukl, 1998). Peu d'études montrent l'influence du système symbolique des représentations et des croyances sur la source et le mode d'exercice du pouvoir, en contexte africain (Maquet, 1970 ; Abélès et Collard, 1985).

Notre contribution s'inscrit dans la perspective interculturelle qui permet de mieux appréhender des dimensions oubliées dans l'analyse du pouvoir en contexte africain subsaharien (Chanlat, 1990). Il s'agit plus précisément de proposer une lecture socio-anthropologique du pouvoir dans l'organisation. La pertinence de cette perspective analytique du pouvoir est justifiée par le développement surprenant des croyances et des pratiques de sorcellerie dans les organisations africaines ; ainsi que chez les dirigeants et les cadres managers (Kamdem, 2002, 2006). Cette dimension de l'analyse du pouvoir, en rapport avec le monde invisible ou mystique, fait référence à un système symbolique de croyances et de représentations collectives encore dominant au Cameroun et en Afrique subsaharienne.

Après avoir développé le cadre conceptuel, épistémologique et théorique d'analyse du pouvoir, deux exemples concrets du pouvoir mobilisant des ressources empruntées à l'univers de la sorcellerie au Cameroun sont présentés et discutés. Ces illustrations permettent de mieux comprendre l'influence des croyances et des pratiques de sorcellerie dans la construction sociale du pouvoir en contexte camerounais.

CADRE CONCEPTUEL ET THÉORIQUE

Cette première partie permet de situer l'analyse par rapport à quelques courants de recherche pertinents pour comprendre les spécificités et les singularités du pouvoir en contexte interculturel, principalement africain.

Cadre conceptuel

Dans la littérature dédiée au pouvoir, deux principales tendances peuvent être identifiées suivant que le pouvoir est analysé du point de vue de l'acteur (Dahl, 1957 ; Crozier, 1964 ; Crozier et Friedberg, 1977) ou de l'organisation (Mintzberg, 1986 ; Pfeffer, 1981).

Par ailleurs, plusieurs auteurs ont proposé des typologies du pouvoir suivant les sources et les modes d'exercice. La typologie weberienne (1971) est fondée sur trois principales sources de légitimation de l'autorité (charismatique, traditionnelle, rationnelle légale). Celle proposée par Wrong (1974) met en évidence l'autorité personnelle ; la compétence légitime, induite et coercitive ; la persuasion ; la manipulation ; la force psychique et la force physique. Edwards (1979) quant à lui propose une classification qui repose sur le pouvoir simple, le pouvoir technique et le pouvoir bureaucratique. Crozier et Friedberg (1977) proposent une typologie fondée sur quatre sources du pouvoir : la spécialisation et l'expertise professionnelle dans l'exercice de l'activité ; le contrôle de l'interface entre l'organisation et son

environnement ; la maîtrise des circuits d'information et de communication ; l'utilisation et l'interprétation des règles organisationnelles.

Ces différentes catégorisations du pouvoir, enracinées dans une vision rationaliste et fonctionnaliste de l'organisation, ne semblent pas suffisamment complètes pour comprendre la réalité du pouvoir dans les organisations africaines. En effet, la dynamique du pouvoir en Afrique obéit à d'autres formes de rationalité que certains auteurs ou observateurs pourraient facilement qualifier, à tort ou à raison, d'"irrationnelles" (Godelier, 1969). Les recherches et les expériences anthropologiques effectuées dans les sociétés africaines révèlent l'existence d'un univers invisible et caché dont l'influence sur les comportements individuels et organisationnels, ainsi que sur la construction des formes de pouvoir est considérable. C'est ainsi qu'il est possible d'expliquer la pertinence de la question de la sorcellerie dans l'organisation africaine, telle que perçue chez les pionniers de la recherche sur ce sujet en contexte africain (Zahan, 1970 ; Evans-Pritchard, 1972 ; Augé, 1974 ; de Rosny, 1974 ; Devauges, 1977). C'est dans le même sens qu'Essè Amouzou (2010) considère les phénomènes mystiques et de sorcellerie comme un des enjeux culturels importants du développement de l'Afrique.

Le "ndimisi", mot emprunté aux langues traditionnelles camerounaises, désigne une réalité qui dépasse la vision et le savoir du commun des mortels (Rosny, 1981). Pradelles de Latour (1991) analyse le même phénomène qu'il désigne comme le "monde de derrière". Fisiy et Geschiere (1991) soulignent le rôle important de la sorcellerie dans la trajectoire des entrepreneurs camerounais. Dzaka et Milandou (1994) analysent l'influence considérable de la sorcellerie dans le comportement des entrepreneurs congolais. Marie (1997) considère la sorcellerie comme une des nombreuses manifestations du procès de l'individu et de l'individualisation dans le contexte social africain fortement dominé par des logiques communautaires. Dans ce cas, l'individu qui affirme sa différence, son autonomie et sa singularité à l'égard de la communauté serait facilement perçu comme un sorcier, c'est-à-dire un personnage dont l'étrangeté surprend et inquiète.

Ces différents travaux sont portés par un fil conducteur : la sorcellerie considérée, à tort ou à raison, comme une dimension effective de la modernité en Afrique ; ou encore comme une base d'explication de la source et du mode d'exercice du pouvoir (Geschiere, 2000).

Au-delà du caractère bienfaisant ou malfaisant attribué ou reconnu à la sorcellerie dans plusieurs travaux (Clément, 2003 ; Rosny, 1981, 2005), l'organisation africaine apparaît de plus en plus comme un lieu où la sorcellerie prend la forme d' « *un art de mettre en scène les rapports sociaux* » (Abéga et Abé, 2005, p. 37). De ce point de vue, la sorcellerie est considérée comme une force dont la détention par certaines personnes leur confère une capacité exceptionnelle à agir positivement ou négativement sur les membres de leur entourage (familial, professionnel, associatif, etc.). En ce sens, elle est comme le relève Tsala (2005, p. 180), « *un phénomène social total qui marque les comportements et l'esprit des individus, quels qu'ils soient* ».

Ce cadre théorique de référence, emprunté à la sorcellerie, permet d'analyser le pouvoir dans l'organisation africaine, en mobilisant des catégories d'un monde invisible dont la puissance réelle ou fictive induit un ensemble socialement déterminé de discours et de comportements (Geschiere, 2000). Ces discours et ces comportements traduisent, dans le contexte anthropologique africain, des formes de rationalité dont la pertinence est en rapport avec la dynamique du pouvoir.

L'analyse du pouvoir dans l'organisation africaine, à partir du cadre de référence de la sorcellerie, permet de mieux comprendre la complexité du phénomène du pouvoir en Afrique ; peut-être plus qu'ailleurs dans le monde. Cette complexité s'explique par la coexistence interactive des manifestations visibles et invisibles du pouvoir. Elle permet aussi de s'interroger sur les modalités et les possibilités de cohabitation des différences culturelles en Afrique.

Les croyances et les pratiques de sorcellerie actuellement observées en Afrique rappellent des situations similaires observées dans d'autres régions du monde, notamment en Occident, et étudiées en anthropologie. Vallée (1985, p. 216) reprend ainsi l'analyse développée par Augé (1974, p. 52) pour montrer l'impact de la sorcellerie dans la construction du monde. Cet auteur propose une définition de la sorcellerie comme « *un ensemble de croyances structurées et partagées par une population donnée touchant à l'origine du malheur, de la maladie ou de la mort, et l'ensemble des pratiques de détection, de thérapie et de sanctions qui correspondent à ces croyances.* »

Cette définition générale a le mérite de mettre en évidence les deux dimensions majeures de la sorcellerie. D'une part, celle de la perturbation et de la destruction par le processus de "jet de sort" et d'autre part, celle du rétablissement du bien-être et de la reconstruction par le processus thérapeutique. Ce dernier processus consiste, pour un individu supposé détenteur d'une force mystique, à prononcer une malédiction envers une autre personne pour provoquer chez cette dernière un état de perturbation psychologique ou pathologique.

En contexte organisationnel africain, cette situation est analysée à travers la métaphore de la "parole maléfique" dont l'antidote est la "parole thérapeutique" considérée comme le ressort majeur de la "palabre africaine" (Kamdem, 1999). Cette analyse rappelle celle de Nathan (1994) dont les interventions thérapeutiques auprès des populations africaines immigrées, en France, lui ont permis de découvrir l'efficacité des guérisseurs traditionnels africains dont l'influence est déterminante sur la pathologie de leurs patients.

Sur la question du "jet de sort", Favret-Saada (1977, 2009), Favret-Saada et Contreras (1981) ont effectué d'importants travaux en milieu rural français dans lesquels elles montrent que ce genre de croyances et de pratiques sociales est encore persistant et observable dans les comportements des individus. Par exemple en France, les rebouteux (personnages supposés dotés de pouvoirs mystiques leur permettant de réparer des fractures et des luxations) exercent encore une activité qui est assimilée à l'exercice illégal de la médecine.

Positionnement épistémologique

La posture épistémologique mobilisée pour la compréhension des modalités invisibles et mystiques d'acquisition et d'exercice du pouvoir dans l'organisation africaine repose sur la vision du pouvoir comme une réalité sociale à la fois objective et subjective, plus précisément comme un construit social.

La posture constructiviste consiste à découvrir la manière dont les modalités invisibles d'acquisition et d'exercice du pouvoir dans l'organisation sont culturellement construites, dans le contexte anthropologique africain. Il s'agit donc de chercher à comprendre de quelles manières ces modalités sont créées, institutionnalisées et transformées en traditions dominantes (Berger et Luckmann, 1992). Suivant cette perspective, le pouvoir vu comme une réalité sociale n'est pas donné comme une copie du réel ; mais il est toujours le produit d'une construction par les acteurs, en interaction dans le contexte de sa production.

Il s'agit ici d'un constructivisme phénoménologique qui se propose de partir des individus et de leurs interactions pour s'insérer dans le champ sociologique des représentations sociales et du symbolisme. Ainsi donc, le symbolisme de la sorcellerie permet de comprendre les modalités invisibles d'acquisition et d'exercice du pouvoir dans l'organisation en Afrique.

Cadre théorique

Pour bien marquer la complexité des modalités invisibles ou cachées d'acquisition et d'exercice du pouvoir dans l'organisation africaine, la nécessité de les inscrire dans leur contexte socio-anthropologique de multi-rationalité, ainsi que leur caractère dynamique et socialement construit, nous situons notre analyse dans le courant conventionnaliste. Ce dernier mobilise le modèle de l'économie de la grandeur (Boltanski et Thévenot, 1991). La principale préoccupation de la théorie des conventions est de comprendre comment, dans des situations d'incertitude et de complexité, les individus parviennent à élaborer et à mettre en œuvre des règles de coopération dans le cadre des conventions mutuellement bénéfiques. Par ailleurs, ce modèle théorique cherche à comprendre la complexité et la diversité des formes de coordination et de négociation dans les organisations.

L'intérêt de cette approche théorique, pour notre analyse, réside dans la possibilité qu'elle offre pour étudier les conditions et les modalités d'élaboration des conventions et des accords entre les individus au sein l'organisation, avec des intérêts divergents ou convergents. L'élaboration et la mise en œuvre des conventions, relatives aux modalités d'acquisition et d'exercice du pouvoir dans l'organisation, induisent un ensemble de cadres de l'action commune qui permettent de gérer les conflits et de rechercher les compromis.

Le système des croyances et des représentations de l'univers de la sorcellerie facilite la construction des conventions entre les individus, parce qu'il est collectivement adopté et partagé comme un système de référence ou comme des "grandeurs communes". Ces dernières, que Boltanski et Thévenot (1991) considèrent comme

des "mondes", impliquent la recherche des possibilités d'accords ou de conventions entre les acteurs sociaux opérant dans différents contextes sociaux. Ainsi, il est possible d'identifier la complexité d'une situation et de proposer des pistes appropriées pour la compréhension et la solution.

Dans leur typologie initiale, Boltanski et Thévenot (1991) distinguent six "mondes" guidés par des formes de rationalité, ainsi que par des valeurs différentes. Un septième sera ajouté plus tard par Boltanski et Chiappello (1999) :

- monde de l'inspiration (créativité transformatrice) ;
- monde domestique (lien familial) ;
- monde de l'opinion (reconnaissance sociale) ;
- monde civique (responsabilité citoyenne) ;
- monde marchand (rentabilité économique) ;
- monde industriel (efficacité productive) ;
- monde des réseaux (regroupement stratégique).

Notre principale contribution dans la présente analyse, relativement au sujet traité, vise à mettre en évidence l'effectivité de l'existence en Afrique d'un "monde" singulier, différent des précédents et culturellement enraciné. Nous proposons de l'appeler "monde sorcellaire". Ce dernier obéit principalement à une forme de rationalité qui repose sur un double versant : déconstruction-reconstruction comportementale de l'individu dans son environnement social.

Les facteurs, les mécanismes et les manifestations de cette situation ambivalente trouvent une explication fondamentale dans les modalités invisibles et mystiques du contrôle et de l'exercice du pouvoir. En d'autres termes, ces modalités échappent au commun des mortels parce qu'elles s'inscrivent dans des rites initiatiques. Cette dernière expression est utilisée ici dans un sens large : interactions et modalités de construction du lien social (Goffman, 1974) ; épreuve à subir ou parcours à suivre pour accéder à un statut social nouveau (Lardellier, 2013) ; "stages intermédiaires" (Van Genneep, 2011) ou "ouverture des yeux" (de Rosny, 1981) marquant le passage du monde profane au monde sacré. Le cadre d'analyse proposé s'inspire largement des travaux du dernier auteur cité (de Rosny, 1981).

Cette discussion des courants théoriques sur la sorcellerie nous permet de formuler la proposition de recherche suivante : « *Comment les croyances et les pratiques de sorcellerie se manifestent-elles dans l'acquisition et l'exercice du pouvoir en contexte camerounais ?* »

Le tableau suivant présente la grille proposée pour tenter de répondre à cette question.

	Valeurs de référence	Inconvénients	Avantages	Acteurs	Activités majeures
Monde sorcellaire	Invisibilité Secret Initiation Hiérarchie Compétition Pouvoir Puissance Spiritualité Sacré	Malédiction Désordre Déconstruction Déséquilibre Angoisse Maladie Désespérance Souffrance Échec Malheur	Bénédiction Ordre Reconstruction Équilibre Confiance Santé Espérance Plaisir Réussite Bonheur	Sorcier « Ensorcelleur » "Désorceleur" "Tradipraticien" "Guérisseur" "Nganga"	Conquête, conservation et exercice du pouvoir ; Gestion des incertitudes ; Gestion des conflits ; Détection des opportunités inaccessibles au commun des mortels ; Rétablissement de l'équilibre comportemental de l'individu après la période de déséquilibre.

Tableau 1 : Présentation du cadre d'analyse du pouvoir en rapport avec la sorcellerie³⁸

MÉTHODOLOGIE, PRÉSENTATION ET DISCUSSION DES CAS

Cette partie permet d'expliquer la méthodologie choisie, de présenter et de proposer une brève discussion des cas servant d'illustration à l'analyse du lien entre le pouvoir et la sorcellerie au Cameroun.

Méthodologie

La méthodologie adoptée est qualitative et mobilise des données secondaires tirées de deux cas pratiques de sorcellerie au Cameroun. Ce choix méthodologique est justifié à différents niveaux : contextualisation du sujet traité et de l'analyse effectuée, restitution du vécu expérimentiel des acteurs en situation, dépassement des discours verbaux et compréhension des comportements non verbaux (Yin, 1984 ; Hlady Rispal, 2002).

La mobilisation des données secondaires est justifiée par les difficultés majeures et récurrentes d'effectuer une recherche de terrain sur la question de la sorcellerie au Cameroun et en Afrique. Il s'agit encore d'un sujet tabou et sur lequel très peu d'acteurs et d'observateurs sociaux sont disposés à dialoguer. Une recherche actualisée, pour la collecte de données nouvelles, n'a pas été possible compte tenu des réticences et des résistances observées chez quelques personnes contactées. Par conséquent, nous nous sommes limités à deux cas présentant des modalités d'acquisition et d'exercice du pouvoir. Ces modalités sont fortement marquées par le recours aux croyances et aux pratiques de sorcellerie.

Les données secondaires mobilisées ont fait l'objet d'une analyse thématique. En partant de la singularité des discours, il a été possible de reconstruire quelques

³⁸ Source : adapté de Rosny (de) (1981) ; Boltanski et Thévenot (1991).

caractéristiques de l'univers invisible et du monde de la sorcellerie, tels que représentés et vécus par les acteurs concernés.

Les deux cas retenus permettent d'apprécier l'influence plus ou moins considérable des croyances et des représentations symboliques, enracinées dans l'univers de la sorcellerie, sur les modalités d'acquisition et d'exercice du pouvoir au Cameroun. Le premier cas concerne un employé d'une entreprise de génie civil qui tire profit d'une situation de crise provoquée par des accidents de travail mortels dans l'entreprise, en s'appuyant sur l'imaginaire de la sorcellerie. Cette stratégie personnelle lui permet de légitimer son pouvoir sur un "engin de la mort" et d'exercer une influence manifeste sur ses collègues. Le deuxième cas est tiré de l'expérience d'un cadre exerçant dans une entreprise de service. Son ambition de performance et d'excellence managériales est pratiquement réduite et détruite par des résistances et des oppositions cachées de ses collègues.

Le maître de l'engin de la mort³⁹

Cameroon Constructor (CC) est une entreprise privée qui opère dans la construction des ponts et chaussées au Cameroun, depuis 2009. En vue d'accroître son potentiel technique et opérationnel, cette entreprise a acquis en 2011 un bulldozer multifonctionnel (Caterpillar D10R) à hauteur de 400 000 €⁴⁰ pour les travaux de déblayage. C'est le plus gros et le plus coûteux engin de l'entreprise et son conducteur devrait bénéficier d'une augmentation de 30% du salaire mensuel qui s'élève à 280 €. Cette mesure est prise, par la direction qui espère ainsi motiver davantage le conducteur pour limiter les risques d'accident.

L'entreprise lance alors un appel à candidature interne pour la sélection du conducteur de l'engin. Cinq candidats, tous titulaires du permis de conduire et de l'expérience requise, sont sélectionnés parmi les employés-chauffeurs de l'entreprise. À l'issue des différents tests de sélection, l'engin est confié à Timothée Um retenu pour le poste.

Malheureusement, ce dernier décède subitement une semaine après à la suite d'une "courte maladie"⁴¹ dont les causes ne sont pas élucidées. C'est alors que l'engin est confié à Hilaire Onguene qui décède le premier jour de sa prise de fonction. Il meurt lors d'un accident pendant la conduite de l'engin sur le chantier. Un employé de l'entreprise, interrogé, réagit ainsi face à ces décès qu'il trouve tout à fait incompréhensibles : « *Ce qui s'est passé, c'est la magie ! J'étais là et j'ai vu comment l'engin a roulé sans un conducteur pour écraser Hilaire Onguene qui était descendu de l'engin pour fumer une cigarette. Ce Caterpillar est maudit !* »

³⁹ Cas préparé par les auteurs.

⁴⁰ 1 € = 655 FCFA

⁴¹ "Courte maladie" : expression très couramment utilisée au Cameroun pour désigner des situations de décès dont la cause suscite des interrogations et des doutes.

Une semaine après le décès d'Hilaire Onguene, les dirigeants de l'entreprise convoquent une réunion de crise pour statuer sur le sort à réserver à cet engin. Dans l'entreprise, ce dernier n'est plus considéré comme un "engin de service", mais comme un "engin de la mort". Pendant la réunion, tous les employés soutiennent que l'engin est maudit et qu'il faut s'en débarrasser très rapidement. C'est alors qu'un des employés de l'entreprise, Robert Epoh Assute, chauffeur du Directeur Général, se propose de conduire l'engin maudit en déclarant : « *Ce n'est pas n'importe qui qui peut conduire un engin comme celui-là. C'est pour les initiés ! Quand le Blanc⁴² fabrique une machine comme ça, il met sa sorcellerie dedans et il faut être très puissant pour maîtriser cette sorcellerie. Confiez-moi cet engin et je vais le conduire.* »

Après quelques jours de concertation intense au niveau de la direction de l'entreprise, l'engin est confié à Robert Epoh Assute qui s'adapte très rapidement à la conduite, après seulement quelques jours d'essai et d'apprentissage sur le tas. Deux mois après, il bénéficie de l'augmentation salariale prévue et est promu responsable du matériel roulant de l'entreprise, cumulativement avec sa fonction de conducteur d'engin. Un de ses collègues dans l'entreprise fait ce témoignage sur lui : « *Cet homme est un sorcier ! Comment fait-il pour conduire un engin comme ça alors qu'il n'a jamais suivi une formation en conduite pour ce type d'engin ? C'est un sorcier ! Il est d'ailleurs originaire de Santchou, une région où beaucoup de gens ont le totem de l'éléphant. C'est parce qu'il a le totem de l'éléphant qu'il maîtrise cet engin qui est grand comme un éléphant. Tout le monde a peur de lui depuis qu'il conduit l'engin et il est même devenu l'ami de tous les responsables de l'entreprise qui le consultent pour se blinder⁴³.* »

Le cadre ambitieux⁴⁴

La Société Camerounaise des Prestations et des Services (SOCAPRES) est une entreprise de service dont la forte croissance, dans un secteur d'activité concurrentiel et dans un environnement économique difficile, a conduit la direction à recruter un jeune cadre diplômé universitaire, Léopold Dipanda. Ce dernier affiche clairement son ambition de changer, d'innover et de réussir dans l'exercice de la fonction pour laquelle il a été recruté : Conseiller du Directeur Général, en charge de l'étude et du développement des projets. Ce dernier lui confie un mandat précis : élaborer et mettre en œuvre un programme de restructuration pour permettre à l'entreprise d'être beaucoup plus compétitive, dans un environnement économique instable et incertain. Le jeune cadre apprécie particulièrement cette nouvelle responsabilité qui

⁴² "Blanc" : mot généralement utilisé, au Cameroun et en Afrique, pour désigner une personne dont les origines culturelles sont européennes ou occidentales. Il est aussi utilisé pour qualifier un Africain subsaharien dont le comportement est assimilé à celui d'un Européen.

⁴³ "Se blinder" : expression fréquemment utilisée au Cameroun pour désigner une forme de protection mystique contre le malheur ou la mort.

⁴⁴ Extrait du cas « Le cadre ambitieux », Kamdem (2002, pp. 319-323). Reproduction avec l'autorisation de l'auteur.

correspond bien à son tempérament de baroudeur qu'il a su cultiver pendant ses études universitaires et lors de sa première expérience professionnelle dans une précédente entreprise.

Après six mois de présence dans l'entreprise, ce proche collaborateur du Directeur Général commence à souffrir d'un mal dont il n'arrive pas à connaître les causes exactes. Après plusieurs examens infructueux dans différentes structures hospitalières du pays, le dernier médecin rencontré, constate l'aggravation rapide de l'état de santé de son patient sans qu'il puisse être en mesure de lui apporter une solution médicale efficace. Il lui conseille discrètement de rechercher une "autre solution ailleurs". C'est ainsi que Léopold Dipanda est retourné voir ses parents pour en discuter. Il explique ainsi sa souffrance, pendant la maladie :

« J'éprouvais des souffrances atroces, car tout mon corps chauffait abondamment, et je me sentais de plus en plus léger (...). J'avais la nette impression que mon sang bouillait à une température très élevée est que mon corps était sur le point d'exploser (...). Mes parents m'ont donc transporté au village et m'ont conduit chez un jeune homme réputé résoudre ce genre de problème. Voyant dans quel état j'étais, ce dernier n'a pas tardé à commencer à m'inciser le corps avec une petite lame. Il en sortait abondamment du sang noir. Il a sorti des écorces de son sac, il les a trempés dans un liquide qu'il m'a fait inhaler (...). Ces séances ont duré un mois et au moment de nous quitter, mon guérisseur (un jeune garçon) m'a simplement dit : " Vous parlez beaucoup et vous gênez certains intérêts et certaines personnes (...). Dans la vie, apprenez à contrôler votre bouche. » (Kamdem, 2002, p. 322).

Après deux mois de traitement chez le guérisseur traditionnel, Léopold Dipanda a regagné l'entreprise et s'est fixé une règle de conduite : *« J'apprends petit à petit à ne plus trop parler et à faire comme les autres, c'est-à-dire observer, voir et me taire. Quand il devient absolument nécessaire que j'intervienne sur un point, je m'efforce de changer ma manière de le faire et de poser les problèmes (...). Il faut toujours être prudent dans la vie. » (Kamdem, 2002, p. 323).*

Sorcellerie et construction sociale du pouvoir dans l'organisation

Le pouvoir dans l'organisation, en Afrique, tire sa source et est exercé dans un cadre de rationalités diverses et complexes. Les rapports sociaux sont supposés objectivement définis et structurés suivant une rationalité économique qui privilégie le crédo managérial : *« The right man at the right place. »* Ils sont aussi influencés par un système de croyances et de représentations symboliques collectives. Les interférences entre ces dernières et la rationalité économique configurent des modalités d'acquisition et d'exercice du pouvoir qui sont socialement construites pour gérer des situations complexes. Par conséquent, les acteurs se réfèrent à un principe d'action (la puissance) qui est au *« fondement des écarts, des inégalités dans les systèmes de rapports de forces. »* (Tonda, 2000, p. 54).

Cette puissance peut être assimilée au charisme qui, selon Weber (1948, p. 245), est mobilisé pour répondre à toutes les *« demandes qui dépassent la routine quotidienne »*. Dans le contexte anthropologique africain, cette puissance connaît des

appellations variées : "evu" chez les fangs ; "izanga" chez les kota ; "kuna" chez les mbéti ; "ikunu" chez les mbochi (Tonda, 2000). Selon Adam (2006, p. 289), ce principe d'action renvoie à une force vitale qui repose sur trois piliers : « *Les forces vitales des individus en général sont inégales ; la force vitale d'un individu socialement supérieur l'emporte sur celle d'un inférieur ; dans l'exercice ou le maintien de la force vitale, l'action sur la partie vaut l'action sur le tout.* »

C'est à partir de cette force d'action et de cette capacité d'influence fortement ancrées dans l'imaginaire collectif africain que s'opère ce que Guyer (2000, p. 117) appelle « *la magie d'un leadership situationnel* ». Cette forme d'imaginaire émerge ou disparaît à la faveur d'une interprétation culturelle et collectivement partagée des situations apparemment "inexpliquées". Elle mobilise donc la sorcellerie en tant que « *ressource, énergie ou capital dont disposeraient ou non les individus en fonction des situations et positions occupées dans l'organisation des rapports de force.* » (Bernault et Tonda, 2000, p. 8).

Les extraits suivants, tirés des deux cas présentés dans le texte, illustrent l'ancrage dans la sorcellerie d'un leadership acquis ou perdu : « *C'est pour les initiés ! (...), il faut être très puissant pour maîtriser cette sorcellerie. Confiez-moi cet engin et je vais le conduire (...)* » ; « *J'apprends petit à petit à ne plus trop parler et à faire comme les autres (...)* Il faut toujours être prudent dans la vie » ; « *C'est parce qu'il a le totem de l'éléphant qu'il maîtrise cet engin qui est grand comme un éléphant* », etc.

La référence à ce monde de la sorcellerie est construite en trois phases successives : la naissance de la croyance en la sorcellerie ; la diffusion des représentations sociales de la sorcellerie ; l'adoption et la mise en pratique des solutions trouvées par et dans la sorcellerie.

Ces différentes phases montrent successivement : a) comment la croyance en la sorcellerie émerge à partir du témoignage d'un ou de plusieurs individus ayant vécu une situation supposée "inexpliquée" ; b) comment l'interprétation du témoignage mobilise un ensemble de représentations collectivement partagé ; c) comment les recommandations qui découlent de l'interprétation sont adoptées et mises en pratique par les acteurs à travers leurs comportements dans l'organisation. En d'autres termes, ces trois phases montrent comment les modalités d'acquisition du pouvoir sont discursivement a) créées ; b) institutionnalisées ; c) transformées en tradition, à partir d'un système symbolique des représentations et des croyances propres au contexte anthropologique africain.

Sorcellerie et diversité culturelle dans l'organisation

L'imaginaire de la sorcellerie s'inscrit dans la dynamique de l'organisation et souligne l'intérêt de la prise en compte de l'influence des « *structures inconscientes* » (Pagès, 1998) qui sont sollicitées au quotidien pour la gestion des situations de crise dont la compréhension échappe aux canons conventionnels du management. Dans le contexte anthropologique africain, ces structures trouvent leur

consistance dans un système de croyances et de représentations qui fonde et légitime les discours individuels ; tout en induisant des comportements qui influencent la cohabitation des individus dans l'organisation. Kamdem (2002, p. 300) fait ce constat : « *En Afrique, dans les milieux professionnels, quelques personnes sont souvent amenées à pratiquer, c'est-à-dire concrètement à accomplir des rites spécifiques susceptibles de leur garantir une protection ou de leur procurer du pouvoir.* »

Dans les deux cas étudiés, le maître de l' "engin de la mort" et le cadre ambitieux se retrouvent sous l'emprise d'un système culturel qui influence considérablement leurs comportements dans l'organisation. Le premier s'est appuyé sur l'imaginaire de la sorcellerie pour acquérir la confiance, la réussite, le bonheur, l'espérance et une position d'influence dans son entreprise. Le second s'est appuyé sur l'imaginaire de la sorcellerie pour résoudre ses problèmes de souffrance, d'angoisse, de désespérance et a renoncé à son ambition de manager innovateur.

L'influence du monde de la sorcellerie dans la structuration des rapports de force dans l'organisation indique qu'un système culturel collectivement partagé peut produire des valeurs de référence qui agissent considérablement sur les pratiques managériales d'une organisation : initiation, hiérarchie, compétition, pouvoir, puissance, etc. Ces dernières peuvent être mobilisées pour gérer des incertitudes et des conflits, détecter des opportunités inaccessibles au commun des mortels. Cette réalité montre l'appropriation et l'intégration des codes de la sorcellerie dans l'organisation en Afrique ; ainsi que l'émergence des pratiques managériales originales et hybrides (traditionnelles/modernes ; contingentes/universelles).

Le monde de la sorcellerie apparaît ainsi comme un monde de reliance qui articule dans une dynamique fonctionnelle la diversité des "mondes", telle que décrite par Boltanski et Thévénot (1999). Ces "mondes" contribuent soit à structurer les rapports sociaux pour l'atteinte de la performance organisationnelle ; soit à les structurer pour la satisfaction des aspirations individuelles aux dépens de la performance organisationnelle. Dans ce sens, la sorcellerie permet la construction et la structuration d'un champ de pouvoir symbolique culturellement ancré. Tout cela montre à quel point, dans l'organisation africaine, les processus d' "indigénisation" (Appadurai, 1996) et d' "hybridation" (Canclini, 1990) du pouvoir sont à l'œuvre.

L'imaginaire de la sorcellerie dans le contexte africain

L'influence de la sorcellerie sur les modalités d'acquisition et d'exercice du pouvoir, dans l'organisation en Afrique, rend compte de sa vitalité dans des sociétés confrontées à la modernité scientifique, technologique et managériale. Les dynamiques sociales qui sont à l'œuvre tirent une partie de leur essence et de leur légitimité dans un système de croyances qui actualise et interprète au quotidien un imaginaire collectif culturellement situé. Dans cet imaginaire, le "mal" et le "bien", le "malheur" et le "bonheur", la "fortune" et l' "infortune" sont expliqués et justifiés à partir d'une conception ambivalente et paradoxale de la sorcellerie. Suivant ce

paradoxe, « *la sorcellerie qui passe pour déchaîner les pires fureurs, peut être complice de l'ordre établi et de la paix sociale !* » (de Rosny, 1981, p. 417).

Ainsi présentée, la sorcellerie apparaît comme un élément déterminant de l'ordre social et comme un ingrédient stratégique pour l'équilibre des rapports de force. Cette conception culturellement située de la sorcellerie montre qu'il est désormais absurde de « *singulariser l'Afrique en faisant de la sorcellerie un exotisme de plus* » (Tonda, 2000, p. 5). L'influence des croyances et des pratiques de sorcellerie est bien réelle sur le comportement des populations camerounaises. Dans les domaines de la politique, du sport, de la chasse, de la santé ou de l'instruction, la croyance au "jet de sort" est bien présente (Erny, 1979 ; Murphy, 1980 ; Tonda, 2000). Cette croyance reconnaît en certains individus une capacité invisible d'influence sur les autres, qu'elle soit négative ou positive pour ces derniers.

Le processus de "jet de sort" est déclenché soit directement par un individu, supposé sorcier, à l'encontre d'une victime ; soit indirectement par un "ngad'a mudumbu"⁴⁵ sollicité pour causer du tort à un autre individu. C'est en référence à la croyance en ce processus que le maître de l'engin de la mort présenté plus haut déclare : « *Quand le Blanc fabrique une machine comme ça, il met sa sorcellerie dedans et il faut être très puissant pour maîtriser cette sorcellerie. Confiez-moi cet engin et je vais le conduire.* » C'est aussi en référence à cette croyance que le médecin traditionnel sollicité par le cadre ambitieux le met en garde en ces termes : « *Vous parlez beaucoup et vous gênez certains intérêts et certaines personnes (...). Dans la vie, apprenez à contrôler votre bouche.* »

Le processus de "jet de sort", dans le contexte anthropologique africain, s'inscrit donc dans la dynamique de l'imaginaire collectif fortement influencé par la sorcellerie. Il prend forme à partir du témoignage d'un ou de plusieurs individus ayant vécu une situation supposée "inexpliquée" ; s'exprime à travers des témoignages qui mobilisent un ensemble de représentations collectivement partagées et génératrices de nouveaux comportements. La croyance au "jet de sort" est inséparable de la croyance en la sorcellerie. Erny (1979, p. 245) l'exprime ainsi : « *Si dans une population on croit fortement en la sorcellerie, on sera comme à l'affût de tous les signes et on sera porté à interpréter dans ce sens tout ce qui arrive. Les influences mauvaises se couleront dans un moule fortement institutionnalisé.* » C'est bien ce qui est malheureusement observé dans quelques communautés africaines dans lesquelles les populations attribuent à la sorcellerie certaines maladies dévastatrices dans la société (Vih-Sida, choléra, fièvre hémorragique causée par le virus "Ebola", etc.). Cette attribution causale des épidémies vise à les interpréter comme une punition collective infligée à des populations qui ont osé défier le pouvoir divin, par leurs comportements.

Enfin, comment ne pas souligner la reproduction déferlante des croyances et des pratiques de sorcellerie dans les entreprises en Afrique ? Les deux cas présentés et discutés dans cet article en sont une illustration parfaite. Depuis le travail pionnier de

⁴⁵ Ce mot désigne le "jeteur de sort" en langue duala, parlée dans le Littoral camerounais (de Rosny, 1981, p. 382).

Devauges (1977), les chercheurs se sont beaucoup intéressés à la question sous l'influence des limites de la rationalité économique et technologique.

CONCLUSION

Cette contribution vise principalement à comprendre les modalités d'acquisition et d'exercice du pouvoir dans l'organisation en Afrique, et principalement au Cameroun, à partir d'une interrogation sur l'influence de la sorcellerie. Il s'agit d'identifier les dimensions cachées et invisibles du pouvoir et leurs formes d'expression dans l'organisation. À partir de deux cas pratiques sélectionnés pour rendre compte de cette situation, nous avons identifié et analysé les catégories thématiques qui expriment les représentations sociales et les pratiques organisationnelles du pouvoir, en rapport avec la sorcellerie dans l'organisation.

L'analyse développée a permis d'expliquer comment le système symbolique des représentations et des croyances propres à un contexte anthropologique donné peut agir sur la source et le mode d'exercice du pouvoir en contexte africain et camerounais. Cette analyse montre également que des pratiques managériales hybrides se construisent dans le sillage d'une modernité africaine dont l'"étrange complicité" avec la sorcellerie (Geschier, 2000) invite à explorer encore davantage les dimensions oubliées du pouvoir dans l'organisation. Cette analyse permet enfin d'actualiser le débat sur le dilemme de la sorcellerie en Afrique, comme le constate Djomhoué (2009, pp. 12-13) : « *Existe-il vraiment des forces invisibles extérieures à l'être humain et capables de le nuire ou alors il n'y a que l'existence d'un système de pensée, d'un système culturel conçu de manière à posséder l'être humain en l'empêchant d'être lui-même (...)?* ».

C'est en ces termes que se pose la question du lien entre le pouvoir et la sorcellerie en Afrique aujourd'hui. Cette question est encore loin d'être épuisée et des perspectives nouvelles de recherche pourraient permettre des avancées considérables dans l'étude du phénomène, surtout dans la perspective entrepreneuriale et managériale. Par exemple, les recherches futures pourraient s'intéresser à l'étude des rites initiatiques qui permettent la cooptation et l'évolution dans des confréries mystiques qu'elles soient maçonniques, rosicruciennes ou autres (Soudan, 2013).

Ces formes d'associations initiatiques importées d'Occident, qui connaissent un développement croissant en Afrique, sont fréquemment assimilées par les populations locales à des structures sociales dont l'organisation et les modalités de fonctionnement sont comparables à celles de la sorcellerie. Ces recherches pourraient aussi s'intéresser à la prolifération des mouvements religieux, d'inspiration évangélique et pentecôtiste. Ces derniers se sont développés à la faveur de la crise spirituelle et de l'angoisse existentielle observée dans les sociétés africaines depuis les années 80, principalement marquées par l'accentuation de la crise économique et de la pauvreté matérielle (Soudan, 2014).

BIBLIOGRAPHIE

- ABELES, M., COLLARD C. (1985), *Âge, pouvoir et société en Afrique noire*, Paris, Karthala et Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 330 p.
- ADAM, M. (2006), « Nouvelles considérations dubitatives. Sur la théorie de la magie et de la sorcellerie en Afrique noire », *L'Homme*, vol.1, n° 2, pp. 177-178.
- APPADURAI, A. (1996), *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 230 p.
- AUGÉ, M. (1974), « Les croyances à la sorcellerie », *La construction du monde : religion, représentations, idéologie*, Paris, Maspéro, 141 p.
- BERGER, P., LUCKMANN T. (1992), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 354 p.
- BERNAULT, F., TONDA J. (2000), « Dynamique de l'invisible en Afrique », *Politique africaine*, n° 79, pp. 5-16.
- BOLTANSKI, L., CHIAPELLO E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 843 p.
- BOLTANSKI, L., THÉVENOT, L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 240 p.
- BOURION, C. (2001), *Le Management sans pouvoir. Apprendre à exercer les responsabilités dans le respect des autres*, Paris, Éditions ESKA, 275 p.
- CANCLINI, N.G. (1990), *Culturas híbridas. Estrategias para entrar y salir de la modernidad*, Mexico, Grijalbo, 230 p.
- CHANLAT, J.-F. (1990), *L'individu dans l'organisation : les dimensions oubliées*, Québec, Les Presses de l'Université Laval ; Paris, Édition ESKA, 842 p.
- CLÉMENT, F. (2003), « L'esprit ensorcelé. Les racines cognitives de la sorcellerie », *Terrain, poésie et politique*, n° 41, septembre, pp. 1-22.
- CROZIER, M. (1964), *Le phénomène bureaucratique*, Paris, Seuil, 414 p.
- CROZIER, M., FRIEDBERG, E. (1977), *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 436 p.
- DAHL, R. A. (1957), The Concept of Power, *Behavioral Science*, vol. 2, n° 3, July, pp. 201-205.
- DEVAUGES, R. (1977), *L'Oncle, le Ndoki et l'Entrepreneur : la petite entreprise congolaise à Brazzaville*, Paris, ORSTOM, 187 p.
- DANSEREAU, F.G., GRAEN, G. B., HAGA, W. J. (1975), "A vertical dyad linkage approach to leadership within formal organizations: A longitudinal investigation of the role making process", *Organizational Behavior and Human Performance*, n° 13, pp. 46-78.

- DJOMHOUÉ, P. (2009), « Guérison miraculeuse en Afrique : regard d'une néotestamentaire camerounaise », *Conférence université de Neuchâtel*, 16 juin.
- DZAKA, T., MILANDOU, M. (1994), « L'entrepreneur congolais à l'épreuve des pouvoirs magiques : une face cachée de la gestion culturelle du risque ? », *Politique africaine*, n° 56, décembre, pp.108-118.
- EDWARDS, R. (1979), *Contested Terrain: The Transformation of the Workplace in the 20th Century*, New York, Basic Books, 261 p.
- ERNY, P., (1979), « La sorcellerie et nous », *Conférence prononcée dans le cadre de l'Université Populaire de Colmar*, 15 mars.
- ESSE AMOUZOU (2010), *Le développement de l'Afrique à l'épreuve des réalités mystiques et de la sorcellerie*, Paris, L'Harmattan, 369 p.
- EVANS-PRITCHARD, E. E. (1972), *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Paris, Gallimard, 637 p.
- FAVRET-SAADA, J. (2009), *Désorceler*, Paris, Éditions de l'Olivier, 167 p.
- FAVRET-SAADA, J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 427 p.
- FAVRET-SAADA, J. et CONTRERAS, J. (1981), *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 372 p.
- FISIY, C., GESCHIERE, P. (1991), "Sorcery, Witchcraft and Accumulation. Regional Variations in South and West Cameroon", *Critique of Anthropology*, vol. 11, n° 3, pp. 251-278.
- FRENCH, J.R.P., RAVEN, B. (1959). "The bases of social power" in D. Cartwright (ed.) *Studies in Social Power*, Ann Arbor, MI: University of Michigan Press, 250 p., pp.150-167.
- GESCHIERE, P. (2000), « Sorcellerie et modernité : retour sur une étrange complicité », *Politique africaine*, n° 79, Octobre, pp. 17-32.
- GODELIER, M. (1969), *Rationalité et irrationalité en économie*, Paris, Maspéro, tome 1, 124 p. ; tome 2, 213 p.
- GOFFMAN, E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 236 p.
- GUYER, J. I. (2000), « La tradition de l'invention en Afrique équatoriale », *Politique africaine*, n° 79, octobre, pp. 101-139.
- HLADY RISPAL, M. (2002), *La méthode des cas : application à la recherche en gestion*, Bruxelles, De Boeck Université, 256 p.
- JAMEUX, C. (1994), « Analyse des organisations et entreprise. Points de repères issus de la notion de pouvoir », *Sciences de la société*, n°33, Octobre, pp. 33-44.
- KAMDEM, E. (2006), « Sorcellerie, organisation et comportement dans l'entreprise », in É. de Rosny (dir.), *Justice et sorcellerie*, Yaoundé, Presses de l'UCAC, Paris, Karthala, 2006, 449 p., pp. 153-177.
- KAMDEM, E. (2002), *Management et interculturalité en Afrique : expérience camerounaise*, Québec, Presses de l'Université Laval et Paris, L'Harmattan, 433 p.

- KAMDEM, E. (1999), « Réflexions autour du paradoxe africain : une perspective socio-anthropologique et managériale », *Gestion, Revue internationale de gestion*, vol. 24, n°1, 1999, pp. 57-67.
- LANDRY, S. (2011), *Le pouvoir, c'est pas sorcier : il suffit d'en avoir les clés*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 139 p.
- LARDELLIER, P. (2013), *Nos modes, nos mythes, nos rites. Le social, entre sens et sensible*, Caen, Édition EMS, 271 p.
- MAQUET, J. (1970), *Pouvoir et société en Afrique*, Paris, Librairie Hachette, 256 p.
- MARIE, A. (1997), « Avatars de la dette communautaire. Crise des solidarités, sorcellerie et procès d'individualisation (itinéraires abidjanais) », *L'Afrique des individus*, Paris, Karthala, 438 p., pp. 249-328.
- MINTZBERG, H. (1986), *Le pouvoir dans les organisations*, Paris, Les éditions d'Organisation, 688 p.
- MURPHY, W. P. (1980), « Secret Knowledge as Property and Power in Kpelle Society, Elders versus Youth », *Africa*, 50 (2), pp. 193-207.
- NATHAN, T. (1994), *L'influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 312 p.
- PAGES, M. (1998), *L'Emprise de l'organisation*, Paris, Desclée de Brouwer, 300 p.
- PFEFFER, J. (1981), *Power in organizations*, Marshfield, MA: Pitman, 326 p.
- PRADELLES de LATOUR, C. M. (1991), *Ethnopsychanalyse en pays Bamiléké*, Paris, E.P.E.L., 259 p.
- ROSNY (de), É. (1974), *Les yeux de ma chèvre. Sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala*, Yaoundé, CLÉ, 474 p.
- ROSNY (de), É. (1981), *Les yeux de ma chèvre*, Paris, Plon, 474 p.
- ROSNY (de), É. (2006), « L'univers de la sorcellerie », *Justice et sorcellerie*, Yaoundé, Presses de l'UCAC, Paris, Karthala, 449 p., pp. 25-32.
- ROSNY (de), É. (dir.), *Justice et sorcellerie*, Yaoundé, Presses de l'UCAC, Paris, Karthala, 449 p., pp. 179-192.
- TONDA, J. (2000), « Capital sorcier et travail de Dieu », *Politique africaine*, n° 79, octobre, pp. 48-65.
- TSALA TSALA, J. P. (2005), « La sorcellerie revisitée ou les démons de l'inconscient », in É. de Rosny (dir.), *Justice et sorcellerie*, Yaoundé, Presses de l'UCAC, Paris, Karthala, 2006, 449 p., pp. 179-192.
- SOUDAN, F. (2014), « Jesus Connection », *Jeune Afrique*, n° 2768, du 26 janvier au 01 février 2014, pp. 24-33.
- SOUDAN, F. (2013), « Les nouveaux francs-maçons », *Jeune Afrique*, n° 2726 S, du 7 au 20 avril 2013, pp. 22-29.
- VALLÉE, L. (1985), « Représentations collectives et sociétés », A. Chanlat et M. Dufour (dir.), *La rupture entre l'entreprise et les hommes : le point de vue des sciences de la vie*, Montréal, Québec/Amérique et Paris, Éditions d'Organisation, 437 p.
- VAN GENNEP, A. (2011), *Les rites de passage : étude systématique des rites*, Paris, Éditions Picard, 288 p.
- WEBER, M. (1948), *Essays in Sociology*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 244 p.
- WEBER, M. (1971), *Économie et société*, Paris, Plon, 248 p.

- WRONG, D. H. (1974), *Power. Its Forms, Bases and Uses*, New York, Harper and Row, 326 p.
- YIN, R.K. (1984), *Case study research. Design and method*, Beverly Hill, Sage Publications, 181 p.
- YUKL, G. (1998), *Leadership in Organizations*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall, 388 p.
- ZAHAN, D. (1970), *Religion, spiritualité et pensée africaine*, Paris, Payot, 245 p.